

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc

En ce temps-là,

Jésus revint à la maison, où de nouveau la foule se rassembla, si bien qu'il n'était même pas possible de manger.

Les gens de chez lui, l'apprenant, vinrent pour se saisir de lui, car ils affirmaient :

« Il a perdu la tête. »

Les scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient :

« Il est possédé par Béelzéboûl ; c'est par le chef des démons qu'il expulse les démons. »

Les appelant près de lui, Jésus leur dit en parabole :

« Comment Satan peut-il expulser Satan ?

Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne peut pas tenir.

Si les gens d'une même maison se divisent entre eux, ces gens ne pourront pas tenir.

Si Satan s'est dressé contre lui-même, s'il est divisé,

il ne peut pas tenir ; c'en est fini de lui.

Mais personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort et piller ses biens, s'il ne l'a d'abord ligoté.

Alors seulement il pillera sa maison.

Amen, je vous le dis :

Tout sera pardonné aux enfants des hommes : leurs péchés et les blasphèmes qu'ils auront proférés.

Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit Saint,

il n'aura jamais de pardon.

Il est coupable d'un péché pour toujours. »

Jésus parla ainsi parce qu'ils avaient dit :

« Il est possédé par un esprit impur. »

Alors arrivent sa mère et ses frères.

Restant au-dehors, ils le font appeler.

Une foule était assise autour de lui ;

et on lui dit :

« Voici que ta mère et tes frères sont là dehors

:

ils te cherchent. »

Mais il leur répond :

« Qui est ma mère ? qui sont mes frères ? »

Et parcourant du regard

ceux qui étaient assis en cercle autour de lui,

il dit :

« Voici ma mère et mes frères.

Celui qui fait la volonté de Dieu,

celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »

— Acclamons la Parole de Dieu.

« *Qui est ma mère ? Qui sont mes frères ?* » Voilà une parole dure à entendre, au moins dans un premier temps, n'est-ce pas ? Convenons-en : si j'interrogeais un jeune sur ses relations avec sa famille et qu'il me répondait avec ces mots, je risquerais de le trouver à côté de la plaque, comme on dit, ou en grave crise d'adolescence. On sait que les soldats les plus aguerris, lorsqu'ils sont blessés sur le champ de bataille, appellent instinctivement leur maman quand la souffrance et la détresse les submergent. Ne plus savoir d'où l'on vient, ne plus savoir qui est sa mère... c'est apparemment la manifestation d'un trouble grave. Cela fait penser un peu à cette expression demeurée célèbre d'André Gide dans *les nourritures terrestres* « *familles, je vous hais* ».... Charmant n'est-ce pas ? Le droit à l'ingratitude dans toute sa splendeur.

Mais rassurons-nous « *famille je vous hais* » n'est pas une phrase d'Évangile. Jésus formule davantage une question en forme de projet quand il dit « *qui est ma mère, qui sont mes frères ?* ». Et pour nous rassurer davantage encore, nous ne pourrions que constater que jamais, et jusqu'à l'heure ultime de sa mort sur la croix, la tendresse de Jésus pour sa mère ne s'est démentie. Mais pour reprendre le cri d'André Gide, nous pouvons comprendre aussi que la famille, si elle est le lieu indispensable et irremplaçable qui voit grandir l'enfant, peut aussi ensuite devenir un foyer clos aux portes fermées qui revendique une possession jalouse et étroite du bonheur. Oui, cela peut arriver.

Jésus ne conteste donc nullement tout l'apport que peut constituer une famille et encore une fois sa tendresse pour la sienne sera à la hauteur de son immense capacité d'aimer. Mais il propose aussi, et cela va avec, au

cœur humain une expérience qui consiste à se décentrer de soi, à sortir de ses repères naturels pour entrer dans une nouvelle aventure vivifiante et toujours inattendue. L'aventure de la rencontre d'un Dieu Père qui nous invite à vivre une fraternité sans limites.

« *Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère.* »

Voilà tout simplement une invitation à une nouvelle naissance. Elle est fondée encore une fois sur nos premières expériences dans notre propre famille, cette famille dans laquelle nous avons fait l'expérience de prendre notre place.

Peut-être bien nous faut-il alors savoir à ce propos vivre deux formes d'émerveillement. Le premier est l'émerveillement naturel du jeune enfant que nous avons été. Il ne faut pas l'oublier. Quand un enfant n'a pas été meurtri dans son milieu familial, il reçoit naturellement le monde sur le mode de l'émerveillement. Chaque jour est une occasion de découverte, d'étonnement et d'intérêt. L'enfant qui arrive au monde ouvre des grands yeux face à tout ce qui se présente à lui. Tout l'intéresse, tout le passionne, tout le subjugué, tout est un événement. Et parfois son enthousiasme cherche les mots qui permettent de l'exprimer. C'est la petite expérience qu'a faite une enseignante de maternelle qui avait emmené sa classe de petits bonhommes en classe verte. Découverte de la campagne pour les petits citadins émerveillés, visite de la ferme, les animaux. Mais le chemin avait été long pour les petites jambes, il faisait chaud, ils avaient eu très soif. Quand il s'agit de rentrer l'un des enfants est prêt à fondre en larmes en pensant à tout le trajet qu'il faudra parcourir au retour. Mais l'enseignante avec un grand sourire leur annonce *« ne vous inquiétez pas, les enfants, nous allons prendre un raccourci bien à l'ombre, vous verrez, nous serons très vite rentrés »*. Et c'est vrai. Les enfants découvrent avec enchantement un sentier aussi court qu'ombragé, ils sont ravis. L'un d'entre eux pour montrer son émerveillement à cette maîtresse qui, selon lui, a su si magnifiquement faire apparaître un joli chemin court et ombragé et qui ne rajoutait pas à la fatigue s'écrie à l'aide d'un mot qu'il venait d'entendre *« maîtresse, vous êtes vraiment une génisse »*. Le mot génie mis logiquement par lui au féminin, cela aurait pu être vache pour la maîtresse, mais elle apprécia le compliment enthousiaste à sa juste mesure.

Le second émerveillement est l'émerveillement de l'adulte. Cet émerveillement consiste à découvrir des trésors derrière le vide ou l'apparente banalité de l'existence. Il y a toujours des moments où l'on se pose cette question : finalement, qu'est-ce que je fais ici, sur cette terre, quel est le sens de mon existence ? Le philosophe Blaise Pascal, en bon physicien et philosophe, en songeant à l'infini de notre univers, l'exprimait ainsi dans l'une de ses célèbres *Pensées* :

« En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître et sans moyen d'en sortir. (...) Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi. Ils me disent que non et sur cela ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants s'y sont donnés et s'y sont attachés » Petite transposition aujourd'hui on dirait à celui qui se pose des questions existentielles : tais-toi et consomme...

Les êtres humains sont jetés dans l'existence avec une impression d'absurdité, d'absence totale de sens. Comme un homme porté dans une île déserte un peu effroyable, disait Pascal. La parole de Jésus le Christ leur fait découvrir qu'ils ne sont pas abandonnés dans l'existence mais envoyés dans l'existence. Ils découvrent également ce qu'il y a d'immense et d'enthousiasmant derrière ce qui semble l'absurde ou le vide. Aimés par un Dieu de tendresse, ils sont invités à tisser des liens toujours renouvelés de fraternité avec leurs compagnons en humanité.

Pour arriver à cet émerveillement adulte, il faut avoir surmonté la tristesse, la lassitude, la révolte, le désespoir. Il est légitime d'avoir parfois rencontré ces sentiments. Certaines personnes âgées ont cet émerveillement. Elles ont vécu, elles ont lutté, elles ont souffert ; elles pourraient se refermer dans l'amertume et le chagrin à l'approche de la mort, elles n'en font rien. Au lieu de se mettre en état de désenchantement et de tristesse, elles se mettent en état d'émerveillement. Et, ce faisant, un miracle s'opère : la vie se met à parler. Comme pour les enfants, avec la même magie. Et ce qu'il y a de beau c'est que c'est bien souvent leurs petits-enfants, en passant une génération, qui sont les plus sensibles à toute cette belle expérience qu'elles transmettent. Cet émerveillement adulte est aussi celui de certains grands savants et scientifiques. Leur savoir n'est plus seulement de la science mais devient de la contemplation ou de la poésie. L'émerveillement apparaît ainsi comme l'autre face de l'absurde : si la vie n'a pas de sens et le monde non plus, cela veut dire que tout est ouvert,

que rien n'est figé, que tout reste à penser et cela a du sens. « *Quand nous cessons de nous émerveiller, nous cessons de croire en la vie.* » confiait l'écrivain québécois *Michel Bouthot*.

Laissez-moi terminer par cette histoire qui nous parlera de la fraternité.... Dans la coque d'un gigantesque navire se trouvait une petite vis, minuscule et insignifiante. Avec des centaines d'autres petites vis, minuscules et insignifiantes, elles tenaient assemblées deux immenses plaques d'acier. Et tout autour des centaines de milliers d'autres petites vis minuscules et insignifiantes tenaient assemblées les milliers de plaques d'acier qui constituaient la coque de l'immense navire. Durant une traversée, en plein océan, la petite vis décida qu'elle ne pouvait plus supporter cette vie obscure et si mal reconnue. Pendant des années, jamais personne ne lui avait dit « merci » pour tout ce qu'elle faisait. Car il lui fallait tenir bon à sa place quand la mer devenait forte. Son insignifiance lui apparut à la mesure des étendues océanes, infinie. Prise de cafard, elle s'exclama : « Je m'en vais, c'est décidé ! »

Dès que la petite vis se mit à bouger dans son trou, les autres se mirent en mouvement, un peu plus à chaque mouvement de la houle. Les rivets qui tenaient serré la structure du navire protestèrent : « S'il en est ainsi, nous allons être forcés, nous aussi, de quitter, notre place... » « Pour l'amour du ciel, arrête ! » Crièrent les plaques d'acier à la petite vis. « Si plus personne ne nous tient ensemble, c'est la fin ! » La volonté de partir de la petite vis se propagea rapidement à travers la gigantesque coque du navire. La structure tout entière, qui jusque-là avait défié les vagues avec tant d'assurance, se mit à grincer péniblement et à trembler.

Toutes les plaques, les nervures, les axes, les vis et jusqu'aux plus petits rivets du navire décidèrent alors d'envoyer un message à la petite vis pour lui demander de renoncer à son projet : « Tout le navire se disloquera, coulera et personne d'entre nous ne reverra le port. » La petite vis se sentit flattée par ces paroles et découvrit soudain qu'elle était beaucoup plus importante qu'elle n'avait pensé. Alors, elle fit savoir à tous qu'elle resterait à sa place.

Si Dieu est notre père, s'il compte sur chacune et chacun de nous d'une manière unique dans l'assemblage de son immense projet d'amour et de tendresse, si nous sommes invités à vivre une relation fraternelle à construire à chaque instant de notre vie, l'existence n'est pas absurde, nous avons notre place, unique et irremplaçable.